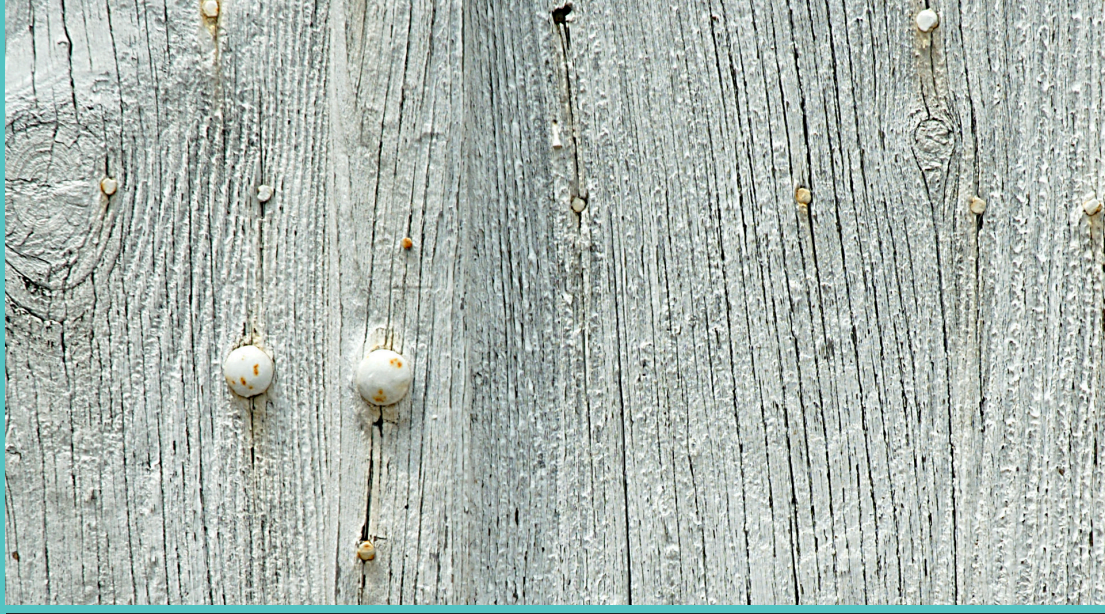
Sciences sociales



Catherine Rémy
Laurent Denizeau
(Dir.)

La Vie, mode mineur

MINES ParisTech
Presses des Mines

Catherine Rémy et Laurent Denizeau (dir.), *La Vie, mode mineur,* Paris, Presses des Mines, Collection Sciences sociales, 2015.

© Presses des MINES - TRANSVALOR, 2015

60, boulevard Saint-Michel - 75272 Paris Cedex 06 - France

presses@mines-paristech.fr

www.pressesdesmines.com

ISBN : 978-2-35671-210-3

© Photo de couverture : Danièle Akrich

Dépôt légal : 2015

Achevé d'imprimer en 2015 (Paris)

Tous droits de reproduction, de traduction, d'adaptation et d'exécution réservés pour tous les pays.

La Vie, mode mineur

Collection Sciences sociales

Responsable de la collection : Cécile Méadel

Centre de sociologie de l'innovation (www.csi.ensmp.fr)

J. Bourdon, *Histoire de la télévision sous de Gaulle*

N. Darène, *Fabriquer le luxe*

E. Kessous, A. Mallard, *La Fabrique de la vente*

J. Michalon, *Panser avec les animaux*

F. Musiani, *Nains sans géants. Architecture décentralisée et service Internet*

M. Callon, *Sociologie des agencements marchands*

L. Doganova, *Valoriser la science. Les Partenariats des start-up technologiques*

F. Granjon, *Reconnaissance et usages d'internet. Une sociologie critique des pratiques de l'informatique connectée*

D.Boullier, S. Chevrier, S. Juguet, *Événements et sécurité. Les professionnels des climats urbains*

M. Calvez et S. Leduc, *Des environnements à risques. Signalements de cancers et mise en cause d'installations industrielles*

G. Teil, S. Barrey, A. Hennion, P. Floux, *Le Vin et l'environnement. Faire compter la différence*

F. Granjon et J. Denouël (dir.), *Communiquer à l'ère numérique*

A. Mallard, *Petit dans le marché. Une sociologie de la Très Petite Entreprise*

M. Akrich, Y. Barthe, F. Muniesa, P. Mustar (dir.), *Débordements. Mélanges offerts à Michel Callon*

M. Akrich, Y. Barthe, C. Rémy (dir.), *Sur la piste environnementale. Menaces sanitaires et mobilisations profanes*

C. Lemieux, *Un président élu par les médias ?*

C. Lemieux, *La Sociologie sur le vif*

M. Armatte, *La Science économique comme ingénierie*

J. Denis et D. Pontille, *Petite sociologie de la signalétique. Les coulisses des panneaux du métro* (nouvelle édition)

M. Akrich, C. Méadel et V. Rabeharisoa, *Se mobiliser pour la santé. Les associations s'expriment*

A. Mol, *Ce que soigner veut dire. Repenser le livre choix du patient*

A. Desrosières, *Pour une sociologie de la quantification. L'Argument statistique I*

A. Desrosières, *Gouverner par les nombres. L'Argument statistique II*

F. Audren et A. Savoye, *Frédéric Le Play et ses élèves. La Naissance de l'ingénieur social Anthologie*

A.-F. de Saint Laurent-Kogan et J.-L. Metzger (dir.), *Où va le travail à l'ère du numérique ?*

B. Latour, *Chroniques d'un amateur de sciences*

M. Akrich, M. Callon et B. Latour, *Sociologie de la traduction. Textes fondateurs*

V. Rabeharisoa et M. Callon, *Le Pouvoir des malades*

S. Dubuisson et A. Hennion, *Le Design : l'objet dans l'usage*

Suite des titres p. 197

La Vie, mode mineur

Sous la direction de Catherine Rémy et Laurent Denizeau

Introduction

Catherine Rémy et Laurent Denizeau

La vie en mode mineur, voilà l'objet d'enquête de cet ouvrage collectif. Le clin d'œil à l'œuvre de Georges Perec est ici plus qu'une simple allusion : entre le style d'écriture de l'auteur de *La Vie, mode d'emploi* et les descriptions qui forment le corps de ce livre, il existe une réelle parenté. Georges Perec a cherché au fil de ses romans à dépeindre l'ordinaire de la vie, les détails qui font et défont une ambiance, un lieu, une scène vécue. Formé à la sociologie, la description a été pour lui capitale et lui a permis de revendiquer une approche socio-littéraire (Perec, 1992, p. 10). Loin de l'emphase, il s'agit d'embrasser une forme de minimalisme descriptif et littéraire pour accéder à une strate de l'engagement qui est perçue mais la plupart du temps non remarquée. L'objectif est aussi de court-circuiter la psychologie afin de saisir, par l'écriture[1], l'air du temps d'une époque à l'aide de descriptions détaillées de lieux ou de personnes. Son livre *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien* (1975) est en ce sens très proche de ce que pourrait être la publication du carnet de notes d'un ethnographe qui serait attentif au « mode mineur de la réalité » sur la place Saint-Sulpice à Paris. Voici ce qu'il écrit en introduction :

> « Il y a beaucoup de choses place Saint-Sulpice, par exemple : une mairie, un hôtel des finances, un commissariat de police, trois cafés dont un tabac, un cinéma, une église […] un arrêt d'autobus, un tailleur, un hôtel, une fontaine que décorent les statues de quatre grands orateurs chrétiens (Bossuet, Fénelon, Fléchier et Massillon), un kiosque à journaux, un marchand d'objets de piété, un parking, un institut de beauté, et bien d'autres choses encore.
>
> Un grand nombre, sinon la plupart, de ces choses ont été décrites, inventoriées, photographiées, racontées ou recensées. Mon propos dans les pages qui suivent a plutôt été de décrire le reste : ce que l'on ne note généralement pas, ce qui

[1] Sur sa méthode de travail, l'auteur rappelle l'importance du carnet de notes : « J'ai toujours un carnet, je travaille toujours pendant des trajets en autobus ou en métro, ou en train, ou dans un café. Mais le problème c'est de rassembler ces carnets, ces notes, de voir où on en est et puis d'essayer de suivre son fil ». www.ina.fr, « Georges Perec et la méthode travail ».

> ne se remarque pas, ce qui n'a pas d'importance : ce qui se passe quand il ne se passe rien, sinon du temps, des gens, des voitures et des nuages » (p. 11-12).

Pour l'écriture de ce texte, Georges Perec s'est assis, le plus souvent à la terrasse d'un café, et a noté ce qu'il voyait en insistant sur ce que d'habitude on ne remarque pas.

Voici un extrait :

> « La date : 20 octobre 1974 (dimanche)
>
> L'heure : 11h30
>
> La lieu : Café de la Mairie
>
> Le temps : À la pluie. Sol mouillé. Éclaircies passagères.
>
> Pendant de longs espaces de temps, aucun autobus, aucune voiture
>
> Sortie de la messe
>
> La pluie se remet à tomber […]
>
> Passe une dame portant un carton à gâteaux (image classique des sorties de messes du dimanche ici effectivement attestée)
>
> Quelques enfants
>
> Quelques cabas à roulettes
>
> Une deux-chevaux dont le pare-brise s'orne d'un caducée conduite par un vieux monsieur se range au bord du trottoir ; le vieux monsieur vient chercher dans le café une vieille dame qui buvait un café en lisant *Le Monde*
>
> Passe une femme élégante tenant, tiges en haut, un grand bouquet de fleurs ». (pp. 52-53).

Dans son commentaire sur l'œuvre de Perec, Howard Becker (2003) remarque que les descriptions du romancier ont une dimension sociologique car l'accumulation de détails réalisée permet de rendre compte d'un phénomène difficile à appréhender : le vécu ordinaire, le « ce qui se passe quand il ne se passe rien » qui est indispensable et forme le substrat de la vie en société[2]. Le sociologue évoque la qualité et l'importance des « descriptions

[2] Selon H. Becker, la lecture des descriptions de Perec entraine une prise de conscience de notre rationalité sociologique implicite. « Une sorte de rationalité sociologique nous dicte ce que nous tenons pour acquis et ce sur quoi nous comptons comme constituant les conditions dans lesquelles nous menons nos vies ordinaires. Que ces conditions viennent à manquer, et nous savons que "quelques chose ne tourne pas rond", et je crois qu'il n'est rien de plus fondamental, socialement et émotionnellement, que ce fonctionnement » (p. 66).

brutes » de Perec. Elles font écho à ce que certains chercheurs en sciences sociales appellent « descriptions minces[3] », c'est-à-dire des descriptions les plus plates, les plus littérales possibles qui donnent à voir l'action en train de se faire. Ce type de textes introduit un « effet de réalisme » et donne accès au vécu ordinaire des individus. Comme le rappelle H. Becker, les chercheurs en sciences sociales n'ont pas simplement pour tâche d'expliquer ou de comprendre mais ils doivent également « montrer », « rendre compte », etc. Et c'est précisément cet effet que produisent les textes de Perec. Les descriptions brutes, minces, de scènes observées mettent au jour des choses sans importance qui constituent le socle de notre rapport quotidien et routinisé au monde, des univers de vie, des ambiances, bref, un ensemble d'éléments qui ne peuvent pas être suggérés par le jeu de l'interprétation.

L'accumulation des détails dans les textes de Perec donne aux lecteurs accès à l'accomplissement ordinaire de la vie sociale dans ce qu'il a parfois d'extraordinaire, mais aussi, la plupart du temps, de trivial. C'est ici que peut s'effectuer le lien avec ce que nous appellerons une première version du mode mineur de la réalité dans les travaux de sciences sociales. Il s'agit de s'intéresser à l'émergence de détails comportementaux qui introduisent de la distance, de l'ironie, du jeu avec la définition majeure de l'activité en train de se faire. Comme l'écrit Albert Piette (1996) dans *Ethnographie de l'action* :

> « Au sein d'une manifestation syndicale qui peut apparaître rétrospectivement au sociologue comme le point de départ d'un mouvement social, une observation rapprochée ferait voir aussi des militants parler d'autres choses, interrompant leur marche dans un café, injectant dans leur rôle de militant des traits issus d'autres rôles » (p. 148).

La prise de notes détaillée décale le regard de l'ethnographe : les militants en train de manifester déploient une palette de façons de faire qui ne peuvent être épuisées par le rappel de leur « identité » officielle. L'article que publie Sophie Houdart dans ce recueil explore cet effet de réalisme produit par une attention aux détails mineurs. L'anthropologue a observé l'engagement quotidien de scientifiques travaillant au repérage du fameux Boson de Higgs. Cette observation rapprochée ne conduit pas à une description d'acteurs exaltés à la recherche des mystères de l'univers

[3] Sur cette notion de description mince voir Rémy (2014) et Lemieux (2009).

ou d'une quelconque transcendance, mais plutôt à celle d'individus besogneux, accomplissant leur tâche avec conviction mais sans emphase. Lors de ces rencontres, les acteurs, comme l'ethnographe elle-même, ont vécu ce qui s'apparente à une grande chose, à un « évènement » – la découverte d'une des particules clés de l'univers –, sur un mode mineur, c'est-à-dire de façon détachée et parfois ironique. Sophie Houdart nous rappelle ainsi que l'on peut vivre un évènement sans s'en rendre compte : c'est alors l'après-coup qui devient le moment de « révélation » de l'importance de l'action passée.

L'intérêt pour le mode mineur conduit l'observateur à noter les signes de distraction, d'ennui mais aussi l'ironie affichée ou bien encore le jeu avec les règles établies. Si la distraction « tire » l'individu du côté de la passivité, l'ironie et le jeu l'inscrivent plutôt dans le pôle de l'engagement : ces détails mineurs, s'ils ne sont pas forcément créateurs de sens partagé, constituent souvent une invitation à l'interaction. L'attention au mode mineur n'est ainsi pas dissociable d'une compréhension du mode majeur de la situation. Il s'agit donc pour les chercheurs en sciences sociales de réfléchir à cette articulation entre mode majeur et mode mineur de la réalité.

Le mode majeur d'une situation renvoie à tous les attendus normatifs, à toutes les régularités comportementales collectivement partagées. Par exemple, lors d'un rituel, il est attendu qu'un ensemble de gestes soient effectués, de paroles prononcées et qu'un certain degré d'attention soit exhibé. Le mode mineur du rituel renvoie alors à la multitude de détails comportementaux qui échappent à ces régularités. Une description en mode mineur met donc l'accent sur l'inattendu et la dissonance. Surgit ici une difficulté méthodologique : comment saisir cette multitude de détails qui échappent à ce qui est attendu ? Jusqu'où décrire ?

Il peut être intéressant sur ce point de revenir à Georges Perec. Car l'écrivain a été lui aussi confronté à cette difficulté. Dans *Tentatives d'épuisement d'un lieu parisien*, il apparaît clairement qu'il n'a pas été aisé pour Perec de maintenir sa description. Comme le souligne H. Becker (2003), les descriptions de l'auteur ne constituent en aucun cas un « compte-rendu impartial et systématique de quoi que ce soit » (p. 66). Par exemple, on trouve de longues listes sur les bus qui circulent sur la place Saint-Sulpice, mais « le narrateur en a vite assez et se détourne » (p. 66). Ce changement de focale témoigne pour H. Becker de l'infaisabilité d'un compte-rendu exhaustif.

Et il en va de même pour la description du « mode mineur de la réalité » : il ne s'agit pas de s'engager dans la vaine tentative de la prise de notes de l'ensemble des détails non-pertinents qui émergent ici et maintenant. Il y a bien sélection : dans le cas de la description d'une situation ou d'une activité, les détails mineurs qui retiennent l'attention sont ceux qui produisent réellement de la « latéralisation », c'est-à-dire du décalage, parfois partagé entre plusieurs interactants, et qui donnent une « tonalité » ou bien encore un « rythme » nouveau à l'action majeure. Pour le dire de façon plus prosaïque, il ne s'agit pas de prêter attention à toutes les mimiques ou regards d'un acteur, mais plutôt aux gestes ou aux expressions qui sont suffisamment visibles pour légèrement transformer, même de manière furtive, l'action en cours. Pour reprendre une proposition de Cyril Lemieux (2009, p. 160), l'objectif est de rendre compte des éléments qui travaillent en sourdine et en sous-main la relation entre les partenaires et qui ont un potentiel de subversion. Catherine Rémy, dans son article, revient sur l'importance de ces moments où le mineur change de statut et devient, pour quelques instants parfois, majeur. Explorer la dynamique mineur/majeur renseigne l'ethnographe sur les potentialités de changement des situations et des modes d'engagement. Elle prend notamment l'exemple de la violence : celle-ci exprimée de manière mineure mais récurrente alerte le chercheur sur la dimension « explosive » d'un espace et rend possible ce que l'on pourrait appeler des « prédictions ». Yannis Papadaniel, pour sa part, décrit la façon dont des bénévoles chargés d'accompagner des mourants produisent des énoncés en mode mineur afin de définir de manière singulière leur vision du collectif et ce qui constitue pour eux la relation altruiste. Si ces récits demeurent personnels, ils n'en constituent pas moins des ressources importantes pour vivre au quotidien l'expérience d'accompagnement.

L'attention au mode mineur ouvre également l'enquête aux paradoxes de l'engagement. Un acteur peut dans le même temps afficher son adhésion à des énoncés et s'en distancier. C'est cette question qu'explore Vinciane Despret dans les pages suivantes : elle rappelle que prêter attention au mode mineur c'est explorer une posture centrale qui est celle de l'hésitation. Dans son enquête sur les êtres occultes – le rapport des vivants à leurs morts – la chercheuse montre que les personnes pratiquent, simultanément, une forme d'adhésion et de distance critique. L'opposition croyance/non-croyance n'est plus pertinente pour comprendre la relation des personnes vivantes avec certains morts : ce n'est pas le tout ou rien qui s'exprime mais plutôt l'hésitation soutenue, la vigilance activement distraite.

Le mode mineur, dans une acception quelque peu différente, renvoie à la question de la présence, au-delà de la description de l'activité sociale proprement dite. Il s'agit alors de rendre compte de la passivité fondamentale de la présence comme strate nécessairement complémentaire à l'activité telle qu'elle est attendue, pertinente avec des enjeux (Piette, 2011). La focale ne s'oriente plus seulement sur des situations ou des activités mais plutôt sur des individus et sur l'alternance de phase de passivité/activité ou bien encore de repos/travail. Pour éclairer cette proposition, lisons à nouveau Georges Perec (2010), cette fois-ci un extrait de *L'infra-ordinaire*:

> «Les journaux parlent de tout, sauf du journalier. Les journaux m'ennuient, ils ne m'apprennent rien; ce qu'ils racontent ne me concerne pas, ne m'interroge pas et ne répond pas davantage aux questions que je pose ou que je voudrais poser. Ce qui se passe vraiment, ce que nous vivons, le reste, tout le reste, où est-il? Ce qui se passe chaque jour et qui revient chaque jour, le banal, le quotidien, l'évident, le commun, l'ordinaire, l'infra-ordinaire, le bruit de fond, l'habituel, comment en rendre compte, comment l'interroger, comment le décrire? Interroger l'habituel. Mais justement nous y sommes habitués. Nous ne l'interrogeons pas, il ne nous interroge pas, il semble ne pas faire problème, nous le vivons sans y penser, comme s'il ne véhiculait ni question ni réponse, comme s'il n'était porteur d'aucune information. Ce n'est même plus du conditionnement, c'est de l'anesthésie. Nous dormons notre vie d'un sommeil sans rêves. Mais où est-elle, notre vie? Où est notre corps? Où est notre espace? Comment parler de ces "choses communes", comment les traquer plutôt, comment les débusquer, les arracher à la gangue dans laquelle elles restent engluées, comment leur donner un sens, une langue: qu'elles parlent enfin de ce qui est, de ce que nous sommes. Peut-être s'agit-il de fonder enfin notre propre anthropologie: celle qui parlera de nous […]». (p. 10-12).

Ici encore, Georges Perec invite à un nouveau regard: retrouver une capacité à l'étonnement afin de décrire et comprendre ce que nous vivons et qui nous sommes. Ce «qui nous sommes» fait écho à la deuxième acception du mode mineur: s'intéresser à notre présence, à notre manière d'être au monde. Selon Albert Piette (2011), la caractéristique de la présence humaine est à chercher dans la passivité ou bien encore la docilité. Même dans les situations les plus tendues, les plus violentes, l'homme possède cette singularité de pouvoir s'extraire du moment, de s'échapper par la pensée. Dans cette optique, le chercheur en sciences

sociales s'attachera à suivre des individus dans leurs parcours ou itinéraires quotidiens afin de rendre compte de ce dosage, qui diffère au gré des aléas, entre passivité et activité. L'enjeu est aussi de donner à voir, dans les descriptions, l'ancrage corporel de notre présence. Au fond, le projet est d'explorer ce qui fait, pour reprendre l'expression de Grégory Bateson, la « tonalité des comportements »[4]. L'article que publie Emmanuel Grimaud dans ce recueil est une tentative de description de « l'infra-perception ». À l'aide d'un dispositif technique original, des micro-caméras (*scanpath*) qui permettent de suivre les mouvements oculaires d'individus en train d'agir, l'anthropologue décrit de façon minutieuse l'activité perceptive. Et l'on en sait alors un peu plus sur cette question de la présence. Par exemple, souligne Emmanuel Grimaud :

> « lorsqu'on devient expert, le mouvement oculaire se "contracte", il s'intensifie ou il s'optimise, la vision périphérique prend le relais et le corps prend le dessus sur le regard […] Dans la magie, le cricket, les arts martiaux ou encore la conduite, les acteurs peuvent penser à autre chose, mais leur corps est tout entier possédé par ce qu'ils font ».

Il y a donc des circonstances dans lesquelles l'esprit peut se détendre, vagabonder, car le corps, lui, est possédé. Explorer la présence et la tension repos/travail, c'est donc s'attacher à comprendre les liens entre perception et corporéité. La focalisation, l'activité oculaire intense ne constituent pas l'ordinaire de l'engagement des individus. Lorsque ceux-ci agissent de façon habituelle, il s'ouvre un espace pour que s'épanouisse ce qu'Albert Piette nomme la « passivité fondamentale » (2011, p. 127). Comme l'explique Emmanuel Grimaud :

> « dans l'échange vital, la pupille apporte la nourriture au cerveau […] Et lorsqu'il est repu, toujours confronté aux mêmes situations, aux mêmes cours d'action, aux mêmes couloirs de navigation, l'individu n'a même plus besoin de regarder autour de lui ou seulement un minimum pour agir ».

L'intérêt pour le « mode mineur de la réalité » en révèle un second autour de la question de l'humanité. Décrire les détails de la présence revient à « humaniser » les descriptions, c'est-à-dire rendre justice aux compétences

[4] « Aussi longtemps que nous n'aurons pas des techniques adéquates de description et d'analyse des postures humaines, des gestes, de l'intonation, du rire, etc., il nous faudra nous contenter des croquis impressionnistes de la "tonalité" du comportement » (Bateson, 1986, p. 318).

des humains. C'est ainsi que l'outil comparatif – entre hommes, primates, chiens, robots ou êtres surnaturels – va souvent être mobilisé par les chercheurs. Dans cet ouvrage, Albert Piette présente le mode mineur comme une « adaptation évolutionnaire » de notre espèce liée notamment à « une hypolucidité surgie du confort de l'assentiment relâché à des énoncés religieux intrinsèquement contradictoires ». La comparaison avec les comportements des primates conduit à affirmer une spécificité humaine. *A contrario* des primates dont l'état d'alerte est la caractéristique, les humains sont capables de se laisser distraire sans perdre leur objet principal d'attention. L'homme est la plupart du temps non absorbé, non pris exclusivement dans l'enjeu du présent de l'engagement. L'objectif descriptif est alors de suivre, au gré des situations, les décalages de l'homme avec lui-même, parfois minimes et parfois intenses : « selon le degré d'attention à la vie, cet enchevêtrement de modes de présence donne des tons différents de vie mentale ». Zaven Paré, lui aussi, mobilise dans les pages qui suivent la comparaison pour mettre en lumière cette capacité au mode mineur. Il remarque que chez les singes capucins « aucune forme de conscience ne les habite suffisamment pour les détacher du présent qui retient leur attention ». Ainsi, « seul l'homme semble avoir cette capacité à pouvoir s'abstraire de l'action présente ». Cette capacité à la distraction, au relâchement, apparaît comme un élément indispensable pour créer un sentiment de présence humaine : Zaven Paré relate ainsi comment les chercheurs en robotique tentent aujourd'hui de créer des êtres humanoïdes capables d'agir en mode mineur et cela afin de les humaniser.

Mais n'y a-t-il pas un danger à insister sur la docilité ou la passivité comme mode de présence fondamental ? N'est-ce pas décrire un monde figé car l'humain, dès qu'il le peut, s'en échappe tout simplement ? Pour répondre à cette objection, il peut être intéressant de revenir au mode mineur dans sa première acception. Si les détails non-pertinents, en décalage avec le mode majeur, sont la plupart du temps furtifs et non-partagés, ils constituent également un autre possible en sourdine, non encore pleinement actualisé mais qui pourrait le devenir. C'est bien à une réflexion sur la dimension critique du mode mineur que nous mène ce constat : après avoir repéré et décrit ces détails qui, la plupart du temps, échappent aux sociologues ou anthropologues, trop occupés à comprendre les enjeux majeurs de sens ou bien encore à décrire les acteurs comme des véhicules de représentations ou d'une socialisation primaire, l'objectif serait d'explorer « l'efficace critique de la distraction et des interstices » (Bidet, 2010, p. 438).

Selon A. Piette (2011), s'il existe une « fonction » du mode mineur, c'est celle de filtre protecteur pour l'individu : même l'homme dégradé au rang d'objet, souligne-t-il, peut s'évader de sa condition (p. 179). L'erreur ici consisterait à ne plus entendre l'autre dimension du mineur qui n'est pas un repli vers soi ou une protection, mais qui constitue plutôt une prémisse au changement, une ouverture aux potentialités des situations. Certes, l'expression de détails en mode mineur apparaît bien comme jouant le rôle de filtre, mais il est aussi une voie d'actualisation d'autres « mondes », d'autres modalités de présence qui peuvent constituer un point d'appui au changement et donc à un partage avec d'autres que soi. S'intéresser à la vie en mode mineur ne conduirait alors pas à décrire des individus monadiques enfermés dans leurs sentiments ou leurs sensations, mais plutôt des acteurs jouant avec les règles du jeu, faisant preuve d'une créativité et d'une hésitation ironique propices au changement.

Première partie

Regards sur le mineur

Le mode mineur, l'action et la présence

Albert Piette

Qu'est-ce que le mode mineur ? Considérons d'abord qu'il constitue une modalité d'accomplir des actions « en moins », sans que l'introduction de ce moins produise un nouvel enjeu et aussi sans qu'il modifie l'acte en question se déroulant avec ses significations socialement attendues. Le mode mineur est une manière d'être présent dans son action telle qu'elle dégage l'humain de celle-ci sans le désengager. Il n'ajoute, ni n'enlève une couche de sens à l'action accomplie. Le mode mineur est permanent dans l'accomplissement des actions humaines, avec des dosages divers, quelles qu'elles soient. Il est une évidence de celles-ci, qui n'attire pas l'attention, c'est même une de ces particularités, qui se déploie sous des formes moindres par rapport à l'action attendue, des formes non volontaires, non remarquées et aussi singulières, particulières n'entraînant pas les autres participants de la situation à un partage de ces formes mineures.

Ce « moins » dans l'action consiste d'une part dans la présence d'autres couches d'action et d'attention dans le volume d'être présent. Mais pourquoi « moins » ? D'une part, parce que ces couches se glissent de manières moindres par rapport à l'enjeu de sens attendu de l'action principale. Dans ce cas, l'observation directe de l'action consiste à faire le tri entre l'attendu, le pertinent dans celle-ci et les indices corporels, gestuels et cognitifs attestant la présence de ce qui est non-pertinent dans l'action. D'autre part, parce que l'action attendue dans une scène, celle qui convient, en tant qu'enrobée dans un ensemble de détails hétérogènes contient un effet d'amortissement, de désamorçage sur les manières d'être présent dans la situation. Cette modalité mineure constituerait une manière d'être au monde, elle serait même spécifique à l'espèce *Sapiens* par la capacité de celle-ci à ne pas voir et faire directement, frontalement, exclusivement, totalement, à introduire une couche, une strate dégageante, bien sûr à des degrés différents. Dans cette perspective, l'observation consiste à repérer les éléments qui permettent la présence allégée et qui la caractérisent.

> «Psychologisme, historicisme et sociologisme renient et occultent, selon Robert Legros commentant Husserl, le proprement humain – penser, faire et agir par soi-même – précisément, montre Husserl, parce qu'ils renient et occultent le recul, la prise de distance, la mise en suspens, le retrait à la faveur duquel seulement peut advenir le proprement humain» (Legros, 2006 : 227-228).

C'est dans cette mise à distance, cette suspension, ce retrait, que s'insère le mode mineur, tout en étant plus : une nouvelle distance avec la distance, le retrait et la suspension.

Un moment de présence humaine est le plus souvent constitué d'une grande quantité de détails, c'est-à-dire de choses sans importance aussi bien pour celui qui les porte que pour ses partenaires de la situation ou l'observateur extérieur. La réalité de l'action, c'est d'une part un corps en train de bouger, avec des regards latéraux et des gestes périphériques, et d'autre part un état d'esprit, des états mentaux qui n'ont souvent rien à voir avec l'action en cours. Tous ces détails forment le mode mineur qui n'est ni une action générale, ni un type particulier d'activités. Il constitue une modalité spécifique par laquelle un individu est nécessairement présent dans l'espace-temps où deux ou plusieurs personnes se trouvent en coprésence. Le mode mineur repousse les limites des détails à décrire et à penser. Il est utile pour décrire l'homme réel, concret, au plus près de ses constantes variations d'intensité. Il est tout aussi utile, nous le verrons, d'un point de vue théorique pour penser la différence anthropologique. Le détail est certes un leitmotiv méthodologique constant en sciences sociales, aussi dans l'exercice ethnographique. Mais dans le mode mineur, ce qui m'intéresse est d'en faire un objet de réflexion, de penser l'état de détail qui devient quasiment un anti-objet scientifique, loin du principe de négligeabilité de Bachelard. Il s'agit de penser le détail en tant que détail, comme quelque chose de non important, alors que les récupérations sémantiques habituelles des sciences sociales masquent, oublient, perdent le statut de détail de diverses petites choses, en les associant à des enjeux différents.

Il me semble que le mode mineur est plus qu'un objet de recherche. Est-ce un thêma, selon l'expression d'Holton (1981), comme nouvelle représentation dans une discipline, capable de créer des intelligibilités nouvelles, sans pour autant faire partie de ses concepts principaux ? L'éclairage intellectuel par la minimalité suppose en effet une autre représentation de l'homme que comme actif, travaillant, rationnel, que comme vulnérable, fragile et inquiet,

que comme passif, déterminé, que comme multiple, multi-actif et bricoleur. Le mode mineur injecte dans ces diverses représentations « quelque chose » de différent. Strate parmi d'autres strates de la présence, le mode mineur est profondément réel : c'est lui qui est là en même temps que la présence des gens et que l'on ne veut pas voir. Le mode mineur a une portée critique dans le débat avec les théories des sciences sociales. Je le crois capable de contribuer à préciser les arbres phylogénétiques à partir d'observations minutieuses des hommes, des grands singes et des singes. La question du mineur et des minima est même venue m'interroger sur la nécessité de l'anthropologie comme une autre discipline, science des hommes, qui ne serait pas synonyme d'ethnologie ou de sociologie, qui supposerait, en tant que confrontée à la présence des hommes, des méthodes propres. Mais le mode mineur qui est aussi synonyme de dégagement est sans doute peu en phase avec son temps qui aime les actions, l'engagement, la critique sociale et qui cherche prioritairement à éclairer les problèmes sociaux. Mais il n'est pas non plus « postmoderne » car il suppose des méthodologies rigoureuses d'observation et une précision conceptuelle.

Le minimum minoré : un enjeu pragmatique

Une forme de mode mineur réside donc dans les gestes et les pensées en tant qu'ils sont *autres et simultanés* par rapport à ceux et celles qui sont attendus dans l'action, qu'ils n'y sont pas pertinents, qu'ils n'y sont pas remarqués ou à peine, qu'ils y sont ainsi tolérés et qu'ils ne supposent pas une démarche active, volontaire, stratégique de l'exécuteur. Dans n'importe quelle situation de la vie sociale, des hommes font ce qu'il convient de faire mais aussi : ils regardent à gauche, à droite, semblent se détacher, revenir puis se dégager à nouveau de la scène. Un peu distraits, absents, pensant à d'autres choses. Ceci permet de conclure à une double compétence des hommes : gérer la dimension collective que suppose nécessairement l'interaction à laquelle ils participent, mais aussi, et en même temps, gérer leur propre singularité par des gestes, des mouvements, des pensées spécifiques à chacun. Ils introduisent ainsi le détail particulier sur fond de coordination. Ces détails particuliers présentent quelques caractéristiques : ils sont inhérents à la participation d'un être humain dans une action, ils ne peuvent être partagés par d'autres en même temps à moins de tomber dans le registre de l'impertinence, ils sont contenus par des limites au-delà desquelles ils ne peuvent aller sans risquer d'engendrer une situation

intempestive. Ils n'ont pas d'impact pertinent dans l'interaction en cours ou dans une description ultérieure, mais sont tolérés par les interactants les dissociant implicitement de tout défaut. La présence de ces gestes mineurs invite à penser non pas la succession d'actions différentes, mais la simultanéité de l'action qu'il convient de faire dans une situation et des résidus d'autres actions. En situation, semble inconcevable et impossible la présence d'humains sans ce dosage variable de ces petits détails. Ils en sont une condition de félicité, une sorte de contrainte pragmatique[1].

Est-il nécessaire de préciser que beaucoup d'observations et de descriptions sont établies comme si le monde fonctionnait sur ce seul mode de généralité ou dit autrement avec des individus associés à une seule strate dans leur mode de présence ? Celle qui convient mais aussi de manière inverse celle qui ne convient pas. Une amélioration descriptive peut venir de la reconnaissance de la présence de plusieurs « grandeurs » régulant la situation, selon le vocabulaire de la sociologie pragmatique. Je dirais plus volontiers strates. Ainsi un même individu peut

> « se référer à toutes les grandeurs, à la différence de l'hypothèse qui attache les systèmes de valeurs ou des cultures à des membres d'un même groupe social ou d'une même institution, valeurs intériorisées sous forme de préceptes éthiques ou de dispositions auxquelles une personne particulière pourrait obéir dans toutes les circonstances de la vie » (Boltanski et Thévenot, 1991 : 189).

Et même, dans une situation, un individu peut solliciter, accumuler diverses couches simultanées de sens. Il y va de la normalité d'une organisation ou d'une situation de participer de ces différentes grandeurs. Mais avec le mode mineur, comme je l'ai indiqué dans *Ethnographie de l'action*, c'est un autre aspect de la présence qui est en jeu. La présence mineure concerne l'introduction dans une situation, avec une intensité moindre d'une autre grandeur, d'une autre strate, non typique, non pertinente, en retrait, en sourdine, selon le lexique que l'on veut bien employer.

À partir du suivi méthodologique de la vie des détails, l'observateur peut en arriver à noter des petits gestes majorant (Datchary, 2011). Ainsi il existe des séquences d'action où les deux principes communs ne se donnent pas avec

[1] Sur les dosages et les régulations de ces détails, cf. par exemple les recherches de Catherine Rémy (2003a ; 2003b). Cf. aussi Piette (1996).

une intensité égale, mais où le second, la strate secondaire, non attendue, se donne comme un « surplus », un « plus » ressenti comme telle par les partenaires de la situation. Accompagnant le cours de l'action, surgissent ponctuellement ces petits gestes majorants, dans ce cas volontaires et repérés, des surplus comme le sourire bienveillant de l'employé au guichet, la parole impertinente, le lapsus interprété, mais aussi les risques de trop de minimum, de trop de docilité, de passivité, de non conscience dans la vie sociale – ceci n'étant pas sans considération éthique. Des minimums de faits non pertinents dans la scène peuvent aussi venir gêner, ou même perturber les allants de soi de la présence, troubler les états d'esprit, envahir et surcharger la conscience. Ainsi les minimum vivent, se transforment, tantôt se cumulent, tantôt semblent incompatibles, perdent leur statut de mineur, ou le retrouvent. Sans doute est-il plus difficile et risqué de seulement penser le mineur *mineur* que le mineur qui devient majeur, ce dernier apparaissant d'emblée plus « intéressant » en sciences sociales.

D'autres formes de majoration du détail mineur sont possibles. Ainsi, l'air volontairement détaché d'une personne face au discours d'une autre (lors d'une conférence ou d'un séminaire), constitue une tactique spécifique visant à faire injure à l'orateur. Il n'y a pas dans cette action cas de mode mineur même si ce geste ne compromet en rien la stabilité de la situation, les autres auditeurs étant supposés en attention. Les détails particuliers ne constituent donc pas des paramètres qui en soi génèrent du mode mineur. Celui-ci est bel et bien une affaire interactionnelle supposant de la part de l'émetteur un trait comportemental ou cognitif intentionnel mais non stratégique, sans proposition aux autres d'un modèle de comportement partageable et du côté du (des) récepteur(s) une opération de discrimination cognitive capable de distinguer le pertinent du détail laissé pour mineur et ainsi toléré. Au moindre décalage dans le jeu de communication (intention stratégique ou focalisation paranoïde sur un détail particulier), il n'y a plus de mode mineur. Mal discriminer, majorer sur ce qui est mineur pour l'émetteur, ou ne pas tolérer un trait comportemental particulier effacent tout mode mineur d'une action. La connaissance des conventions qui se rapportent à l'interaction, du cadre de celle-ci, des traits socialement discriminants est capitale pour l'exercice de cette compétence interactionnelle. Plutôt que compétence interactionnelle, nous parlerons de compétence quasi-interactionnelle puisqu'elle renvoie à une présence sans stratégie consciente de l'émetteur, sans décodage explicite du récepteur et sans création d'une ligne d'action partagée.

Ainsi, l'introduction de strates d'action et d'attention autres dans une présence peut générer des effets, des continuités diverses, être prolongée dans toutes sortes de curiosités, impliquer des obsessions qui entravent le déroulement de l'action qui était en cours. Restes, résidus, intervalles constituent bien l'hétérogénéité de l'action. Parmi ceux-ci, il y en a de très actifs qui « travaillent », en sous-main et en sourdine les relations, capables de remonter à la surface dans la situation suivante, comme l'indique Cyril Lemieux (2009 : chapitre 6). Nous manquons vraiment d'observations rapprochées du cours de l'action et des modes de présence, c'est presque « absurde » de le constater sur un point aussi essentiel, face à l'abondance des théories de l'action. Le mode mineur est incontestablement une réalité pragmatique. Mais en même temps le découpage entre action pertinente et action non pertinente ne me semble pas résister à une analyse complémentaire en termes de présence. Car la simultanéité d'actions hétérogènes confère aux hommes une modalité spécifique d'être présent au monde et en situation.

En effet, la focalisation sur le mode mineur permet d'attirer l'attention sur une manière, celle des humains, de regarder, de percevoir, d'être attentif, disons d'« être au monde ». Une bonne part du mode mineur réside dans les quelques traits qui suivent. Il y a d'abord le mode de perception humaine qui est le plus souvent parcimonieuse et déchargée dans les situations de la vie courante, n'impliquant pas une exploration attentive, tendue ou alertée des caractéristiques d'un objet et permettant ainsi d'émousser l'effet déclencheur de celui-ci. Aussi, dans diverses situations, les hommes sont le plus souvent entourés de nombreuses choses qui sont « là », qu'ils ont la possibilité de voir sans vraiment les regarder, et dont la perception minimale, voire imprécise, n'est pas suivie par une action. Les hommes associent également un objet à différentes significations ou fonctions et quand ils l'utilisent dans une situation, ils sont capables de l'associer à une représentation ici secondaire, à partir de laquelle il fut perçu antérieurement. Ils peuvent aussi remplacer cette signification qui fut principale dans une scène précédente par une nouvelle, secondaire, dans la situation présente. Ainsi les hommes perçoivent avec un système d'œillères ouvertes qui leur permettent de voir un objet saillant sans éliminer ce qui est autour d'eux, en gardant une sorte de toile de fond de laquelle surgissent des choses qu'ils perçoivent comme des détails sans importance. Ils sont capables de se laisser distraire sans perdre leur objet principal d'attention, en continuant leur activité principale, sans décrocher, se déconcentrer de celle-ci. Enfin,

ils vivent dans un monde, duquel les choses perçues leur paraissent dans une certaine continuité de situation en situation, sans impliquer des remplacements brusques d'une perception par une autre, sur fond d'une relative stabilité, sans un besoin de contrôle et loin de l'état d'alerte. Loin de l'activité en cours, des pensées vagabondes sont possibles. Elles concernent le passé, le futur ou d'autres choses. Elles peuvent d'ailleurs être critiques par rapport à l'acte présent, comme si celui-ci faisait sentir sa contrainte, une difficulté, une fatigue, une habitude, et faire émerger un doute, un combat intérieur. Elles font quitter alors le mode mineur.

Le repérage de ces traces de la présence permet de poser un humain non absorbé, non pris exclusivement et totalement dans l'enjeu de l'action en cours. À partir de là, que peut-on dire sur une telle compétence des grands singes à être sur le mode mineur, à cumuler dans leur présence les indices de leur action en cours et des traces résiduelles d'une autre action ?

Transition simiesque : à propos de la différence anthropologique

Dans le processus d'attention, le cortex préfrontal détermine ce qui est important ou non, capable d'agir sur les aires sensorielles du lobe temporal, sollicitant celles qui sont concernées, contrôlant les autres. Ce mécanisme, nous le retrouvons chez les singes, indique Jean-Philippe Lachaux, même si chez ceux-ci, le cortex préfrontal occupe le dixième de la surface totale du cortex alors que chez les hommes, il occupe un tiers de cette surface. Cette différence n'est pas sans poser de questions. L'attention est en fait un processus de résistance aux distractions, surgissant à partir du lobe pariétal et la jonction temporo-pariétale. Certaine sont capitales, pour avertir de dangers divers surgissant dans l'environnement. Elles sont aussi ancrées dans le cerveau que l'attention. C'est le cortex préfrontal qui joue un rôle de garde-fou en particulier par rapport à ces perceptions et aux actions qui les prolongeraient. Des lésions du cortex préfrontal génèrent d'ailleurs un contrôle diminué de celui-ci et une agitation tous azimuts de membres à la suite de perceptions sans pertinence dans l'action en cours. Le contrôle du cortex préfrontal du singe est-il capable de réguler toutes les perceptions et stimuli de l'environnement ? N'est-il pas, un peu comme chez les humains anxieux, comme l'attestent des expérimentations, plus facilement distrait par des stimuli ne concernant pas l'action en cours ? La vie dans un environnement potentiellement menaçant rendrait sans

doute l'état d'affût d'autant plus nécessaire et la distraction d'autant plus propice à surgir, au gré des situations. C'est une hypothèse.

> « Ces petites tensions traduisent les luttes internes qui ont lieu dans le cerveau, entre les neurones qui cherchent à bouger le corps et ceux qui agissent pour le maintenir immobile. C'est la lutte fratricide entre deux géants : le lobe pariétal et le lobe frontal » (Lachaux, 2011, p. 179).

Par ailleurs, les humains semblent spécialistes des pensées vagabondes : imaginer des situations, penser au passé et au futur lorsqu'ils font d'autres choses. Les pensées vagabondes résultent, selon Lachaux, d'une activité cognitive importante indépendante des stimulations de la situation présente, en particulier lorsque l'activité ne nécessite pas une attention soutenue. Ceci atteste d'une autre compétition entre la partie de cerveau mobilisée par l'activité principale et une possible activation du « réseau par défaut » (2011, p. 197) situé en particulier à la jonction temporo-pariétale, une sorte de zone de repos moins active lorsqu'une tâche est en cours. C'est lui qui est la source de ces pensées vagabondes. Il est inutile d'être trop dichotomique mais de telles données semblent indiquer que les humains auraient de meilleures dispositions ou capacités à se laisser pénétrer pas des détails sans importance que les grands singes.

Des recherches primatologiques récentes s'intéressent à l'ajustement des grands singes à l'état attentionnel de leurs partenaires. Ils accomplissent ainsi des gestes visuels ou des gestes tactiles, de contact, selon que le récepteur voit ou ne voit pas. Il y est parfois question de situations où un chimpanzé n'est pas attentif, alors qu'un autre le remarque et tente, pour attirer son attention, de s'en approcher, de tourner autour de lui, en faisant divers gestes (Liebal & al., 2004, pp 393-395). Il est aussi fait mention des insistances du chimpanzé qui répète des mêmes gestes espacés de courte pause, en cas de non réception ou de mauvaise compréhension par un autre (Hobaiter & Byrne, 2011, pp 827-838). Ces exemples insistent sur la mauvaise compréhension du chimpanzé : ne faudrait-il pas l'attribuer à leur capacité de décrochage rapide ? D'après les analyses expérimentales de Kano et Tomonaga -sans doute à confirmer- sur les modes de fixer, les hommes et les chimpanzés auraient deux façons différentes de voir et de gérer la compétition entre des stimuli centraux et des stimuli périphériques. Les chimpanzés glisseraient plus facilement vers le périphérique que les hommes lorsque celui-ci est en compétition avec un objet central

(Kano & Tomonaga, 2011, p. 886). Ceci renverrait à leur difficulté de faire le tri entre le principal et le secondaire, plus précisément de régler sur le mode secondaire le surgissement de stimuli périphériques. Les glissements d'attention chez les hommes seraient dus plus à des réflexes automatiques déclenchés par des stimuli périphériques que chez les chimpanzés dont les glissements d'attention seraient d'emblée plus volontaires comme si la cible leur apparaissait centrale (Tomonaga, 2010, pp 46-50). Les réflexions d'Aron Gurwitsch sur le champ de la conscience peuvent ici nous éclairer. Celui-ci comprendrait trois domaines :

> « Le thème, qui occupe l'esprit du sujet et qui constitue son foyer d'attention, le champ thématique comprenant des données en rapport direct avec le thème ; et la *marge* qui concerne des éléments co-présents mais sans rapport intrinsèque avec le thème… » (Gurwitsch, 1957, p. 12).

La conscience périphérique du chimpanzé serait moins forte, en tant que périphérique, que chez les hommes, moins capable d'intégrer des éléments non pertinents et contradictoires par rapport à son thème principal d'attention. Ce qui l'obligerait à une attention de contrôle plus volontaire vers ce qui surgit, les humains se contentant de brefs réflexes. La « marge », en tant que préoccupation présente mais comme secondaire, sans vraiment faire défaut aux primates, serait particulièrement caractéristique des humains. Non capable d'intégrer des perceptions secondaires à son attention principale, le primate semble un décrocheur rapide. Le regard du singe vers le stimulus autre est d'emblée pertinent, vérificateur. L'autre cible est vue comme pertinente et après vérification plus ou moins rapide, elle est susceptible d'être abandonnée. Pour que mes interrogations aboutissent à des réponses, il serait pertinent, me semble-t-il, de préciser les modes de regard, d'attention, d'indifférence, de contrôle sur ce qui surgit, de les comparer dans l'ensemble des chimpanzés et chez les hommes, voir ce qui leur est commun, ce qui ne l'est pas, repérer aussi ce qui est spécifique à d'autres grands singes comme les gorilles et les orangs-outans, et ce avec l'objectif de décrire l'ancêtre commun aux hommes et aux chimpanzés.

Encore une fois, il faut éviter d'être dichotomique, mais faisons l'hypothèse que la vie des singes et des grands singes superpose sans décalage des actions et un mode actif (majeur). Chez le primate, distraction, indifférence, oubli, atténuation constitueraient des actions ou des messages pertinents à déchiffrer par les partenaires. Du genre : « je te dis que je suis indifférent,

que j'ai oublié». La présence du grand singe se caractériserait ainsi par une superposition de l'action et de la modalité active de l'accomplir en donnant et en déchiffrant du sens, en étant concentré. Par contre, dans la vie des hommes, le mode actif (travail) s'est partiellement retiré en se nuançant avec un mode passif (repos) consistant lui à se poser et à se reposer sur des appuis de la situation. Ce qui serait caractéristique des *Homo sapiens* est comme une sortie, au moins un dégagement de la présence par rapport à l'action telle que celle-ci est entendue par la sociologie à partir de ses raisons, de ses effets collectifs, de sa production de sens et d'ordre. Il nous paraît dès lors important, pour une compréhension sociologique de l'action humaine, de prendre en compte le plus rigoureusement possible, sur base d'observations précises, les modes d'être et de présence spécifiques à l'homme. Ces restes constitutifs du mode mineur, il convient d'autant plus donc de ne pas d'emblée les éliminer de la recherche, dès ses premières étapes, mais de les intégrer à l'analyse du sens et de la tension, de mesurer les formes différenciées du mode mineur dans la vie commune des gens, dans diverses situations : selon la force implicatrice de l'action en cours, selon l'activation plus ou moins forte des raisons d'être là et d'agir, selon aussi le surgissement d'éléments divers de situations antérieures et plus généralement extérieures à la situation immédiate. Telle serait la force et l'originalité de l'être humain : une présence amortie dans une situation par la présence d'appuis matériels et d'éléments distrayants, et en même temps la possibilité de «décaler» l'épreuve qui surgirait à partir d'une perte d'appuis dans l'action en cours. Le mode de présence des singes nous oblige donc à regarder la dimension essentielle du mode mineur de l'homme et à nuancer la part de «travail» en situation, qu'il soit d'ajustement, de qualification ou d'identification à partir d'appuis existants ou nouveaux.

Le mode mineur : généalogie et fondement

Comme nous venons de le voir, un élément important dans cette constitution du mode mineur est la création d'un monde latéral qui est «là», à côté, autour de l'homme, présent, mais comme un détail sans importance, objet possible de distraction légère. Ce monde latéral a pu se développer lorsque des êtres ont commencé à s'entourer d'objets et aussi de paysages plus ou moins permanents, qu'ils perçoivent sans les solliciter directement, non en vue d'une utilisation. L'habitation fixe et l'accumulation de choses auraient généré la nouvelle nécessité et capacité de percevoir et de filtrer l'abondance

des éléments potentiellement significatifs. Il arrive désormais que d'autres éléments, extérieurs à l'enjeu de la situation, touchent l'homme en situation, sans conséquence, sans enjeu de sens, sans obligation de réponse, sans utilité immédiate. Ces choses ne l'informent de rien. Elles sont là, gravitant autour de lui, tombant sous son regard toujours mobile. Du fond émerge un objet avant de se détourner du regard tandis qu'un autre apparaît, puis un autre encore sans qu'ils soient directement visés. Des hommes viennent de le voir subrepticement, ils le reverront sans doute bientôt. Ces objets ont servi avant pour tel geste, telle activité. Un être humain les voit un instant, toujours là, quand le besoin a cessé. Percevoir l'objet, comme un détail, c'est voir comment ne rien faire avec lui. Disons que ces éléments remonteraient à une constitution progressive à partir de deux millions d'années. Mais l'élément central dans la constitution du mode d'être humain me semble la capacité de créer des énoncés contradictoires et de penser leur référence possible comme existant dans un monde. Cela s'appelle la croyance dont je fais l'exclusivité des *Sapiens* et que les Néandertaliens n'auraient pas pratiquée. Ceci me paraît tellement central que je me permets d'insister. Car nous sommes au cœur de la manière humaine d'être au monde, que je considère donc comme récente, disons 100 000 ans.

C'est l'absence d'offrandes certaines dans les sépultures néandertaliennes qui m'a incité dans ce raisonnement, les offrandes pouvant, mais là aussi ce n'est pas une certitude, nous permettre de penser que des hommes offrent aux morts tel objet en vue d'une nouvelle vie. Croire serait penser même ponctuellement que c'est vraiment ainsi – que le mort vit ailleurs – ce serait jeter un assentiment à tel ou tel élément de ce nouveau monde suggéré par ces énoncés impossible et simulé mentalement. Et, en même temps, cela suppose une acceptation de ne pas bien comprendre ce qui est sous-entendu, évoqué par le contenu de cette proposition et de l'ensemble du monde auquel elle renvoie, de ne pas trop y réfléchir, de suspendre son sens critique et donc de rester dans une sorte de flou cognitif. Ce qui, sans constituer un ancrage génétique, a pu installer une nouvelle habitude de penser, typiquement humaine, radicalement différente des Néandertaliens qui n'auraient pas créé d'énoncés contre-intuitifs et donc n'auraient à l'existence de morts qui vivent ou de nuages qui parlent. Il y a incontestablement des avantages évolutionnaires à pratiquer la restriction, la réserve, le voilement d'une certaine façon. Alors que le Néandertalien ne pratiquerait pas la détente cognitive car il n'aurait pas créé les énoncés incroyables la stimulant, un avantage sélectif est donné, pourrait-on dire, à

ceux qui la pratiquent et l'acceptent. Surgie du rapport de crédulité envers les énoncés religieux, la tolérance au flou cognitif a pu s'étendre dans les autres activités de la vie quotidienne. Et ceci est capital. Elle confirme ainsi dans toutes situations ce mode mineur par lequel l'être humain accepte la présence d'êtres et d'informations extérieures et contradictoires, mais non perturbatrices à l'activité en cours, le déplacement constant d'enjeux de sens, sans requérir une solution, un accord, une clôture, ainsi que l'établissement de parenthèses, parfois très serrées, autour d'une situation ou d'un événement au-delà desquels les comportements et les pensées semblent sans conséquences, comme oubliés. Ce mode de conscience qui voile, qui ne fait pas voir en face, qui atténue l'acuité de la présence nous semble moins ce qui accompagne la perception immédiate, la représentation d'images ou l'accomplissement d'actions habituelles sans y penser que la sous-utilisation de la capacité d'ordre supérieur de la pensée associée à la conscience de soi et du monde.

À lire et à relire les travaux des préhistoriens sur les sépultures néandertaliennes, les incertitudes sont grandes et les avis contradictoires sur la présence des offrandes[2]. Aucun élément n'est décisif pour trancher. Ceci dit, la découverte d'une offrande n'impliquerait pas nécessairement un croire comme acte mental, comme acte jetant un assentiment. Celui-ci suppose un énoncé contre-intuitif qui lui-même supposerait une possibilité de mélanger des informations, des espaces par exemple. Cette réflexion suppose de voir dans ce Paléolithique supérieur un changement psychologique et cognitif important, une transformation des « structures mentales », ce avec quoi Jacques Cauvin serait d'accord, plutôt que le résultat de causes matérielles et économiques, mais, contrairement à l'interprétation de Cauvin, ce changement consisterait moins dans la maîtrise sur la nature, la domestication, l'organisation, le contrôle, la domination et l'effort vers la perfection que dans la capacité de minorer, de relâcher, d'accepter, de ne pas aller jusqu'au bout, capacité qui permet elle-même d'autant plus facilement les qualités du registre de la maîtrise, du contrôle et de la création. Plus précisément, dans *Naissances des divinités, naissance de l'agriculture* Cauvin considère que l'aliénation intrinsèque au religieux a engendré non une « désolante dépossession de soi » mais un effet de finitude qui a lui-même suscité « un surcroît d'influence sur la réalité extérieure » (Cauvin, 1998, p. 280).

[2] Cf. à ce sujet l'article récent de J.-J. Hublin (2012).

> « Qui "prie" se sent par lui-même, écrit Cauvin interprétant des figures du début du Néolithique (Cauvin, 1998, p. 104), impuissant et appelle à son secours plus haut que lui. Une topologie verticale s'instaure alors dans l'intimité même du psychisme, où l'état initial d'angoisse peut se muer en assurance au prix d'un effort mental ascensionnel vécu comme un appel à une instance divine extérieure à l'homme et plus élevée que lui ».

Il continue :

> « Cette béance nouvelle qui se crée entre le dieu et l'homme est en effet dynamique : sans effet direct sur le milieu lui-même, elle a dû modifier entièrement la représentation que l'esprit humain s'en faisait et susciter des initiatives inédites en débloquant en quelque sorte l'énergie nécessaire pour les mener à bien » (Cauvin, 1998, pp 104-105).

Selon mon interprétation, c'est la minoration nécessaire à l'acceptation des énoncés religieux qui débloque cette énergie, remplaçant la tension, la rigidité et le malaise hautement ressenti par les Néandertaliens. Le déclic viendrait de l'infiltration du mode mineur dans la modalité humaine d'être présent. Mais encore faut-il que les hommes acceptent ce moment de détente, ce que font les Sapiens et auquel les Néandertaliens résisteraient, en train de contrôler leur attention précisément pour éviter les interférences. Et donc, dans notre raisonnement, les Sapiens gèreraient sans problème ces interférences, ce que ne ferait pas le Néandertal, ne supportant pas de décrocher et d'être distrait.

Un mode d'être spécifiquement humain aurait donc été généré par la suspension de l'effet de dissonance cognitive que les énoncés religieux impliquent, dont l'homme a perçu le confort et qui va s'étendre à tous les domaines d'activité. Le coût cognitif qui a pu exister dans la tension et l'hésitation face à ces énoncés s'est ainsi transformé, après mise entre parenthèses de leur effet contradictoire, dans une sorte de confort psychologique… bénéfique à reproduire et aussi dans diverses circonstances de la vie. Ce sont bien les corollaires de la découverte du relâchement cognitif, de la « mise-à-part » qui m'intéressent, plus que les conditions de transmission d'une religion passant *aussi* par des manifestations d'engagement fort[3].

[3] Sur ce point, voir S. Atran (2009).

Higgs et le champ de miel 99
L'existence pondérée des particules 105
Conclusion 112

Le point de vue de la pupille. Mouvement oculaire et infra-perspectivisme 115
Emmanuel Grimaud
Le point de vue de la pupille 118
Un infra-perspectivisme 122
Le point de vue du point de focale 126
Ces prises de vue que la conscience ne saurait voir 134
Conclusion 140

Le social au-delà du partage. Réflexions sur la notion de présence et le mode mineur à partir d'une enquête sur le rapport à la mort 143
Yannis Papadaniel
Introduction : la mort et ses ambivalences 143
L'institution et ses interstices 145
Adhésion et imitation 146
Une variation des récits au gré des situations 150
Un nouvel arrivant 151
Public et récit 155
De l'action à la présence et au mode mineur 157

Des singes aux robots. Chroniques du bâillement (2.0) 161
Zaven Paré
Du bâillement 164
Des singes 167
L'hypothèse de l'esquive 174
Des robots 177

Ont contribué à cet ouvrage 181

Bibliographie 183

Suite des titres de la collection

F. Massit-Folléa, C. Méadel et L. Monnoyer-Smith, *Normative Experience in Internet Politics*

M. Akrich, J. Nunes, F. Paterson et V. Rabeharisoa (eds), *The Dynamics of Patient Organizations*

M. Mort, C. Milligan, C. Roberts et I. Moser (eds.), *Ageing, Technology and Home Care: New Actors, New Responsibilities*

A. Savoye et F. Cardoni (coord.), *Frédéric Le Play, Parcours, audience, héritage*